

LA VIE LITTÉRAIRE

MARCEL PROUST, ANDRÉ GIDE, PAUL VALÉRY, par Paul Souday (3 vol., Kra).
MALLARMÉ, par Jean Royère (1 vol., Kra)

Les « erreurs » de la Critique sont un sujet dont on s'égayé volontiers, et les écrivains qui font métier de porter des jugements sur leurs prédécesseurs et leurs contemporains s'exposent à être, à leur tour, jugés. Nous sommes extrêmement sensibles aux revirements de goût ou d'opinion qui mettent en échec la façon dont ils avaient considéré telle œuvre ou tel auteur et les excès d'admiration leur sont aussi bien reprochés que les excès de sévérité. On exige du critique une clairvoyance infaillible dans ses pronostics et une égale sûreté de vue dans ses rétropections. S'il se trompe un peu trop visiblement dans ses appréciations et si elles sont plus tard visiblement contredites, cela nous fait rire. Les « erreurs » de la Critique nous paraissent comiques, qu'elles viennent d'incompréhension ou d'exagération, qu'elles soient laudatives ou désapprobatives, et il faut que nous ayons bien de l'amitié et du respect pour Mme de Sévigné qui, cependant, n'était pas un critique de profession, pour ne pas nous moquer un peu d'elle quand elle déclare que « Racine passera comme le café », si elle veut bien entendre par là que les écrits de l'auteur d'*Andromaque* doivent autant à la mode où ils sont qu'à la valeur qu'on leur reconnaît.

La Critique, qui peut paraître le plus facile des genres littéraires puisqu'il n'implique pas création et qu'il fait plus appel au bon sens qu'à l'invention, n'en est tout de même pas un si « aisé » que l'on veut bien dire. Il a ses risques et on a pu composer de ses

bévue un assez beau sottisier; aussi ceux qui s'adonnent à cet art tout d'examen, de sang-froid, de tact, de balance, de salubrité et de justice, font-ils preuve d'un certain courage et faut-il leur savoir gré d'assumer la tâche que Balzac définissait la « police des Lettres ». Si parfois ils gourmandent et frappent un peu à tort et à travers, ils ne sont pas sans recevoir çà et là quelques horions. Je dois reconnaître qu'ils acceptent, pour la plupart, assez stoïquement les altercations que leur vaut leur liberté de jugement. Ils se résignent assez vite à constater qu'à louer on fait souvent des ingrats et qu'à ne pas louer on fait toujours des mécontents. Ils s'attendent aussi peu à la reconnaissance qu'ils ne s'affectent de la mauvaise humeur des auteurs, dont ils ont eu à s'occuper en leur vivant. L'essentiel, pour le vrai critique, c'est d'avoir dit ce qu'il pensait, comme il le pensait, et librement. C'est là sa véritable satisfaction à laquelle s'ajoute, s'il y a lieu, celle d'avoir eu raison et d'être « tombé juste ». Je ne suppose pas que ce soit dans une autre attente et dans un autre but que les Sainte-Beuve, les Lemaitre, les Brunetière, les Faguet aient fait, de la critique, l'œuvre de leur vie savante et laborieuse.

A leur exemple et à leur suite, M. Paul Souday s'est voué à cette « police des Lettres » dont parlait Balzac et il y a apporté ses qualités propres d'intelligence et de talent. Il s'y montre curieux et très informé de toutes les manifestations de l'esprit et il joint à une culture très solide et très étendue une

Ingrats

3

rare fermeté de jugement et une franchise d'opinion qui va jusqu'à la rudesse. Il exprime son sentiment sans ambages et sans ménagements. Il a sa manière et elle ne fait pas beaucoup de façons, de telle sorte que, lorsqu'il a raison, cela saute aux yeux et que, quand il a tort, cela se voit. J'ajoute que cela s'est vu, car M. Souday ne se targue pas d'infailibilité. Il se contente de s'efforcer à être impartial et il est aidé à cette impartialité par sa déjà longue expérience critique qui aurait pu lui fournir l'occasion de publier de nombreux volumes; mais si M. Souday a beaucoup écrit et beaucoup imprimé, sa considérable production est restée jusqu'à présent presque tout entière éparsée dans les journaux et les revues. Néanmoins, de cette réserve, M. Paul Souday vient de sortir pour la deuxième fois (... son ancien et premier recueil s'intitulait : *Les Livres du temps*) en nous offrant trois petits volumes consacrés, l'un à Marcel Proust, l'autre à M. André Gide et le troisième à M. Paul Valéry.

Nous y trouvons, classés chronologiquement, les articles de M. Souday concernant les trois écrivains en question, et leur brelan constitue ce que l'on peut appeler une fort remarquable « réussite critique » dont les parties les plus heureuses se rapportent à Marcel Proust et à M. Paul Valéry. Sur le compte de M. André Gide, M. Paul Souday me semble, malgré les restrictions et les réserves que j'y trouve, porter un jugement que l'on peut discuter, dès à présent, mais qui risque aussi d'être contredit dans l'avenir. Je ne nie pas à M. Gide une certaine valeur littéraire et quelques-uns de ses premiers ouvrages ne sont pas sans mérite. Il y a de l'estimable dans les *Nourritures terrestres* et dans *La Porte étroite*, mais comment M. Souday peut-il accorder une importance quelconque à une platitude comme *La Symphonie pastorale* ou à des élucubrations absurdes comme *Les*

Caves du Vatican et *Les Faux-Monnayeurs*? Heureusement il signale, pour les réprover, les pages dégoûtantes qu'on peut lire dans *Si le grain ne meurt*. Comment M. Paul Souday s'est-il laissé prendre à la médiocrité prétentieuse de ce médiocre prosateur? Je sais bien que M. Gide a fait, un instant, figure de chef d'école, mais de chef d'école dont l'effigie ne marquait que fausse monnaie, celle qui n'a cours que sous le manteau de Diogène et de Tartufe.

Si M. Paul Souday s'est quelque peu attardé, à notre avis, sur les ouvrages surfaits et scabreux de M. Gide, en revanche, il fut des premiers à s'occuper de l'œuvre naissante de Marcel Proust. Un des rares articles, avec celui d'André Chaumeix, qui notèrent l'apparition de *Du côté de chez Swann*, fut de M. Paul Souday. M. Souday saluait en Marcel Proust un écrivain de la plus curieuse et de la plus personnelle originalité, doué d'un sens psychologique extrêmement subtil. Tout l'article est excellent, de même que le sont ceux que M. Souday consacra aux divers volumes de *À la recherche du temps perdu*. M. Souday y suit Marcel Proust d'un œil attentif et sympathique et se rend un compte exact du développement de l'œuvre proustienne dont il avait prévu, dès son début, la singulière nouveauté et présagé le retentissement. Cette œuvre, M. Souday l'admire, mais avec de justes réserves qui portent surtout sur le style et sur les incorrections qui l'entachent. M. Souday est sensible avec raison aux désaccords de temps qui s'y manifestent et aux négligences grammaticales qui s'y rencontrent. Marcel Proust n'était pas un puriste. Il cherchait sa perfection plutôt dans la subtilité de l'expression et ses nuances les plus nuancées.

Sur la question du purisme, M. Paul Souday est à l'aise avec M. Paul Valéry... M. Valéry est maître des ressources les plus profondes et les plus ai-

gués de la langue, et il n'y invente qu'avec l'appui des données classiques et traditionnelles. Sa hardiesse et son ingéniosité de pensée s'accommodent des règles de l'usage et des moyens expressifs habituels, tout en sachant leur donner un tour et un accent particuliers. Poète et prosateur, M. Paul Valéry n'a recours à aucun des stratagèmes linguistiques chers aux écrivains de décadence. Qu'il évoque la *Jeune Parque* ou le *Cimetière marin*, qu'il dialogue dans *Eupalinos* ou disserte dans *Variétés*, son style emploie les mêmes structures syntaxiques et use des mêmes matières verbales. L'hermétisme de ses écrits n'a pas une cause formelle; elle provient du jeu elliptique de la pensée, de la disjonction des idées ou de l'imprévu de leurs rapports. Toutes ces particularités, M. Paul Souday les note dans la série des études du plus vif intérêt où il examine ce que l'on a appelé le « cas Valéry » et il y traite maints autres points des plus utiles à la connaissance d'une œuvre qui, bien que fragmentée, a son unité intérieure et forme un tout, extensible, mais suffisamment compact pour motiver l'attention passionnée qu'elle a suscitée et les discussions non moins ardentes qu'elle a soulevées. A cette discussion M. Paul Souday a pris sa part brillamment dans les articles successifs qu'il réunit aujourd'hui et qui constituent en même temps qu'un très complet portrait littéraire de M. Valéry, une remarquable « réussite critique ».

Je retrouve M. Paul Valéry au seuil du volume où M. Jean Royère a pris pour sujet l'œuvre et la vie de Stéphane Mallarmé et que précède une instructive préface de M. Valéry. On sait les liens mentaux et les rapports intellectuels qui unissent l'auteur d'*Hérodiade* à l'auteur de la *Jeune Parque*, et c'est sur ces affinités et cette influence que M. Valéry a tenu à s'expliquer en partie dans ces pages

qui nous aident à mieux définir la situation réciproque où se tiennent ces deux écrivains dont l'un fut pour l'autre un maître et un initiateur. Il semble établi par M. Valéry lui-même que Mallarmé lui offrit des points d'appui d'où il s'orienta vers des voies différentes et vers des recherches personnelles. M. Valéry se borne à ces indications et esquisse en passant un bref tableau de ce que fut et eût pu être l'œuvre de Mallarmé si elle n'était pas demeurée qu'un usage de magnifiques possibilités stylistiques et pratiques.

C'est cette œuvre que M. Jean Royère, mallarmiste fervent, s'attache à caractériser, au moyen des indices qui en subsistent et des réalisations partielles et comme provisoires qu'en ébaucha le grand Rêveur de Valvins, et d'après les prévisions et les aperçus qu'il en dispersa en des écrits où il en posa quelques jalons et en laisse deviner les hautes et hardies visées. Sur ces données, M. Jean Royère a exercé, avec un ingénieux respect, son sens critique très vigilant et très avisé. Son travail de reconstitution du « Grand Projet » auquel Mallarmé employa toutes les forces de son esprit, nous amène aussi près que possible au niveau de la merveilleuse chimère dont le vol insaisissable s'est perdu dans les brumes du songe et dans les vertiges de l'absolu. Dans un émouvant et discret chapitre, M. Jean Royère nous dit quelle fut la noble vie de cet héroïque et pur poète qui la voua toute à la méditation et à la domination de son rêve et ne consentit jamais à lui sacrifier autre chose que les heures indispensables à donner aux nécessités d'une existence qui n'était que la condition de sa vraie vie, celle où il se trouvait, solitairement et magnifiquement, face à face avec lui-même.

Henri de Régnier,
de l'Académie française.